

En fouillant les vieux papiers...

Le responsable de la **Revue d'Histoire du Bas Saint-Laurent**, Noël Bélanger, m'a fait l'honneur de trouver quelque peu originale la monographie que j'ai écrite sur la paroisse de Saint-Jean-de-Dieu et il me demande de donner mes impressions sur les difficultés que j'ai rencontrées et sur les faits qui m'ont le plus frappé.

Les difficultés d'une enquête rapide

Je tiens d'abord à souligner que je me suis lancé dans cette aventure, à cause de l'amitié qui me lie au curé de la paroisse, M. Emile Dubé. Une monographie doit se fabriquer comme un bon vin, c'est-à-dire avec des éléments du terroir, qui mijotent lentement et qu'on manipule avec amour. Je n'avais pas le choix. C'était un pays que je ne connaissais à peu près pas. Surtout, je n'avais pas en mémoire de ces vieux types de ruraux qui font le sel et la couleur d'une époque et d'un lieu. Le travail

m'a été demandé en octobre et, si on tient compte des exigences des directeurs d'imprimeries, j'avais à peu près trois mois pour rédiger le texte. Il fallait aussi recueillir des photos, car comment reconstituer une époque au temps du visuel sans illustrer l'écrit.

J'ai d'abord pensé à établir un questionnaire qui servirait à me fournir les briques qu'il me suffirait, par la suite, d'unir ensemble pour réaliser le plan. J'avais d'avance l'impression que cette tentative achopperait et, de fait, c'est ce qui arriva. Il faut le contact direct et personnel pour escompter des résultats intéressants en ce domaine. Je ne veux pas dire que les personnes chargées de l'enquête n'ont pas ou ont mal travaillé. Il nous aurait fallu utiliser les bandes sonores pendant plusieurs jours et pour chaque personne questionnée. Les délais ne nous permettaient pas ce procédé. Je ne voudrais pas que vous trouviez la comparaison blessante ou déplacée,

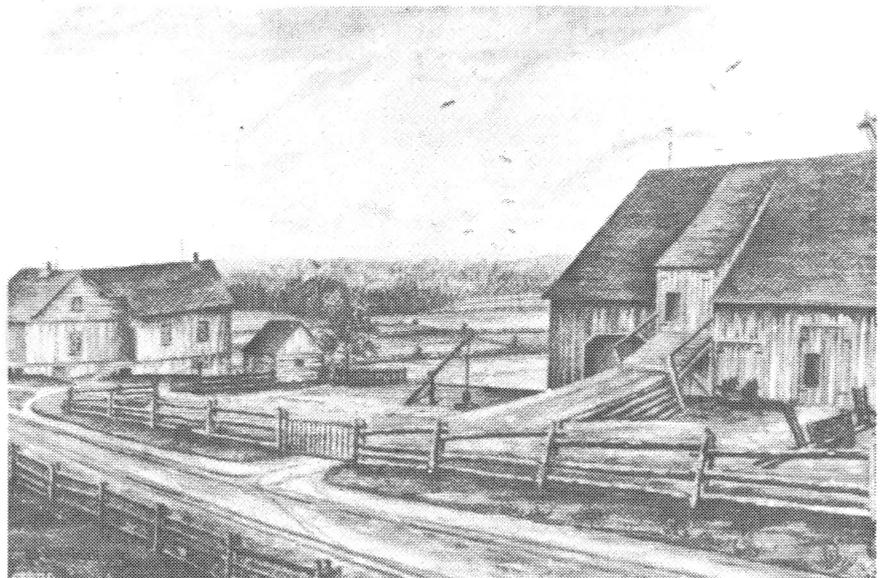
mais les vieux fonctionnent un peu comme un alambic et ils n'extraient les fruits de leurs souvenirs que goutte à goutte.

J'étais désespéré. Je pouvais bien utiliser mes souvenirs personnels mais je n'ai pas cent ans. Toutefois, depuis longtemps, je pensais fouiller dans les **prônes** des vieux curés, assuré qu'ils contenaient des trésors pour la description du quotidien des gens du temps passé. Pour la monographie du Séminaire diocésain, que j'avais acceptée dans les mêmes circonstances en 1963, j'avais été sauvé par un chroniqueur de génie qui s'appelait le chanoine Fortunat Charron.

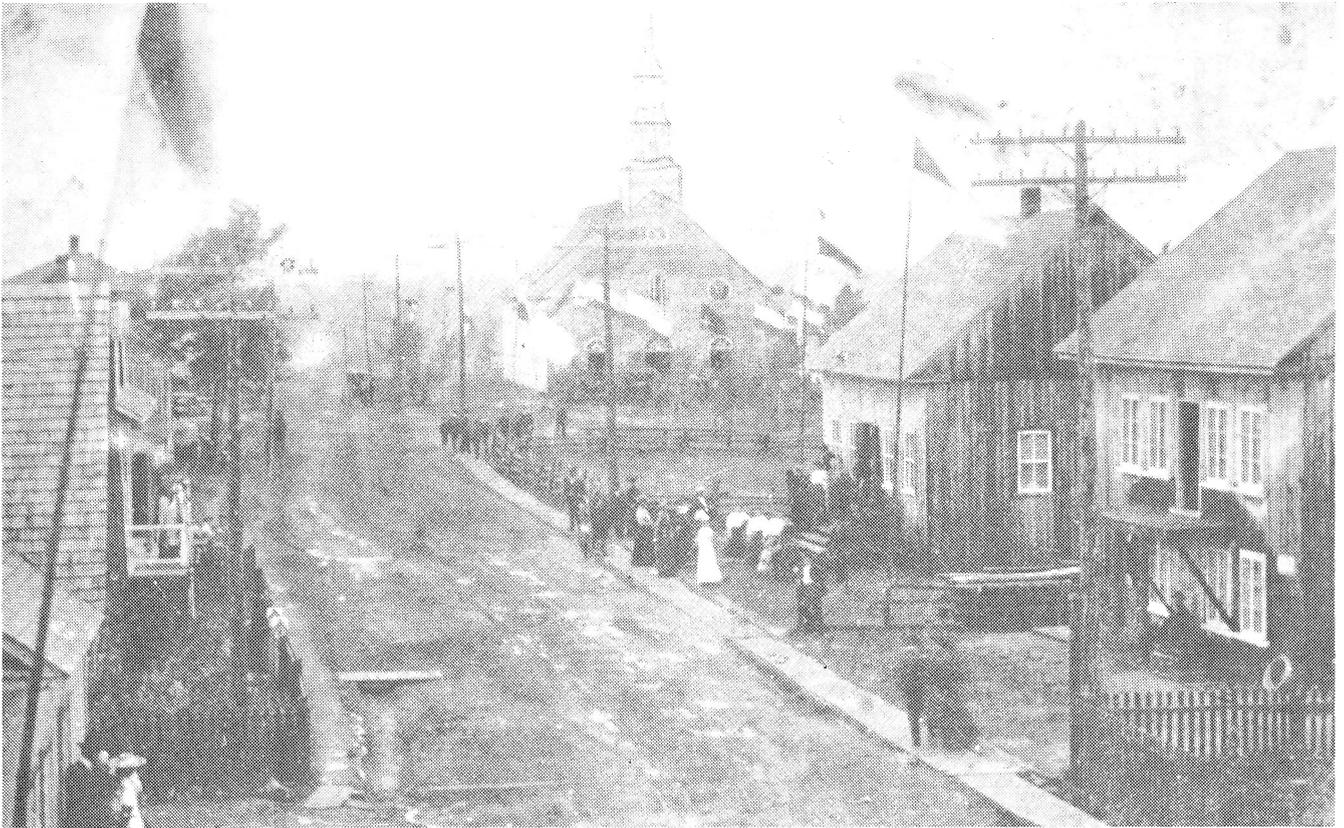
Mais encore là, il fallait trouver des curés de talent (ils ont tous du talent, mais pas nécessairement celui de chroniqueur), des curés de talent, dis-je, qui, par intuition connaissent la valeur de l'événement. La Providence a récompensé mon risque et m'a fourni deux curés "en or": l'un, M. Jobin, de 1887 à 1895 et l'autre, M.



M. Louis Sirois, l'un des meilleurs forestiers de son temps en compagnie de son épouse (Géraldine Morency)



Une ferme de Saint-Jean vers 1870, d'après un dessin.



Visite pastorale, à Saint-Jean, de Sa grandeur Mgr André-Albert Blais, vers les années 1900.

J.-E. Ouellet, de 1895 à 1906. Et le tour était joué. Ces deux vieux curés, à la lueur de leur lampe à l'huile, sans radio et sans télévision, prenaient le temps d'écrire de longs prônes, d'une calligraphie parfaite, dans une langue qui ferait honte à bien des super-professeurs d'aujourd'hui. Et c'est ainsi qu'avec ces vieux guides j'ai eu l'impression de vivre avec les paroissiens de Saint-Jean.

Ce qui m'a le plus ému

On me demande de dire ce qui m'a le plus ému en parcourant ces vieux papiers. Pour être franc, il me faudrait répondre que tout m'a ému: les deux, trois, cinq ou dix sous que rapportent les quêtes du dimanche et qui nous indiquent bien la pauvreté des premiers colons; le nombre étonnant d'enfants qui meurent de 0 à 10 ans des suites de maladies considérées comme bénignes aujourd'hui mais qui étaient mortelles

à l'époque, à cause du manque de médicaments et de soins compétents; la saignée extraordinaire de notre jeune population vers les "États": on revient au printemps pour "les travaux" et on repart l'automne, suivant le rythme existentiel des oies sauvages. Cependant, les limites de cet article ne me permettent pas de toucher plus que deux points.

D'abord, **la vie des forestiers**. La région de Saint-Jean ne contient pas de lacs mais elle est striée de rivières et de fort belles dont les noms sonnent à nos oreilles comme une musique: la Trois-Pistoles, la Boisbouscache, la Mariékèche, la Toupiqué, la Sénescoupe. Je ne sais pas si nos pères ont pris très tôt l'arbre en haine parce qu'il pouvait toujours cacher la présence d'un Iroquois. Toujours est-il qu'ils ont été depuis les débuts de grands abatteurs de bois, au point même qu'ils n'ont ja-

mais pris le temps de s'arrêter pour en apprécier la valeur et l'ont toujours donné aux compagnies pour une brique de iard gelée qu'ils mangeaient au froid avec de la mélasse figée. La région du grand lac Squatec leur apparaissait comme une réserve inépuisable. Avec la matière première, les chemins d'eau et la compagnie Brown à l'embouchure de la rivière Trois-Pistoles pour recueillir les profits, les sueurs et même le sang de quelques martyrs, rien de surprenant que le village de Saint-Jean ait produit des forestiers dont la réputation allait très loin.

Les bûcherons partaient pour les chantiers dès les travaux des récoltes terminés, pour ne revenir qu'au Jour de l'An. Après une quinzaine de jours de festivités, où plusieurs se chauffaient la lulette avec "l'étoffe du pays" (c'est le nom qu'on donnait au "caribou" à Saint-Jean) on reprenait le chemin de la forêt pour finir l'a-

battage et, surtout, profiter de la "hauteur des neiges" pour le charroiage des billes et l'empilage le long des rivières. Raconter la vie de ces hommes, durs à leur corps et durs à l'ouvrage, paraîtrait un roman aux yeux des gens de notre temps. On déjeunait assez tôt pour être rendu sur les lieux du travail avec la barre du jour, on dînait sur place et le soir, après un souper pris à la hâte, on se glissait tout habillé sur des matelas de branches de sapin, dans des vêtements trempés de sueur et de neige fondue. Souvent, la bourasque poussait la neige par les fentes de la base du camp, ce qui faisait qu'on couchait pratiquement sur la glace.

A la fin des travaux, on descendait à la maison, car c'était l'époque des naissances à l'étable et la "créature" ne suffisait plus à la tâche. Puis, le printemps s'attaquait aux rivières avec les soleils plus chauds et les pluies de la fin de mars et du début d'avril. Quand survenait le grand déferlement des eaux, c'était fête au village et les bottes des "draveurs" BRALAIENT au pied du lit.

Le départ était marqué par une cérémonie à l'église. On s'imaginait assister au départ de Dollard pour le Long-Sault. Le curé ne voulait pas voir ses hommes partir sans les avoir confessés, leur avoir donné la sainte communion et leur avoir donné l'occasion d'assister à une messe où il prenait bien soin de leur recommander d'éviter jurements et blasphèmes. Les hommes pouvaient alors aller se battre contre l'élément liquide, manoeuvrer la "zazoche" de jour et de nuit, descendre les rapides, faire sauter les embâcles au risque de leur vie. Le flottage du bois était encore plus exigeant que les chantiers. Il fallait "détenter" tous les matins, subir la chaleur du soleil qui "plombait", durant le

jour, dans les escarpements, (je pense aux Portes de l'Enfer) et le froid glacial des nuits claires d'avril dans une tente mal isolée, plantée dans une "éclaircie" au caprice du train de bois. On se couchait souvent trempé jusqu'aux os à cause d'une plongée, due au roulement capricieux d'une bille traîtresse. On contractait un rhume. On absorbait une nourriture pauvre en vitamines. Et le géant de trente-cinq ans, malgré la joie des "retrouvailles" s'en allait de "langueur" avec les premières fleurs de mai. Quel sujet pour un jeune romancier qui voudrait rendre sa plume utile!

Mais revenons à des propos plus joyeux. La visite de l'évêque vers les années 1900, était un évènement régional. Le chef d'un diocèse était, à ce moment, un personnage qu'on ne pouvait approcher qu'en tremblant. Nos pères, de leur côté, avaient un respect héréditaire de l'autorité. Les presbytères avaient leur chambre d'évêque, qui ne devait être souillée par aucun malotru jusqu'à la visite suivante. Le transport du "chef spirituel" d'une paroisse à l'autre se faisait en grand équipage: train de voitures, cavalerie, poussière abondante, arbustes qui jalonnent la route comme pour la procession du Saint-Sacrement, grand concours de clergé et de peuple. Aussi, le curé devait être dans ses petits souliers. Mais laissons de côté les problèmes des adultes pour nous attendrir sur le soufflet que devaient subir de si jeunes enfants de la part d'un si grand seigneur.

J'ai probablement fait une espèce de sacrilège en négligeant de raconter par le détail toute la préparation spirituelle qu'imposait le curé à ses jeunes ouailles. Ce qui m'a le plus frappé, c'est que le pauvre homme, pourtant si angoissé par tant d'autres détails beaucoup plus importants, (reddition des comptes, plaintes des paroissiens,

mangeaille pour tant de monde) recommande aux futurs confirmés de prendre un bain, afin d'être d'agréable odeur à leur évêque. Je me suis trouvé là dans la situation du bon Gargantua, qui, devant la naissance de son fils et la mort de son épouse, ne savait "s'il devait pleurer comme vache ou rire comme veau."

En effet, nos pères n'étaient pas particulièrement scrupuleux sur la question de l'hygiène. D'après l'expérience, la mémoire est une faculté qui oublie, mais, d'après l'histoire, le nez est un organe qui s'habitue. Aussi, les installations sanitaires étaient sans doute modernes mais pas dans le sens où nous, de la seconde partie de vingtième siècle, nous l'entendons. Je laisse donc à votre imagination de choisir entre la cuve ou le ruisseau mais je suis sûr qu'au moment de recevoir le chrême des martyrs ces enfants sentaient bon le "savon du pays" presque tout frais sorti de la dernière "brassée."

Je m'arrête car j'ai déjà trop longtemps parlé et je me rends compte que je n'ai pas l'art de résumer. Cependant, je ne voudrais pas laisser mon lecteur sans lui dire qu'il y avait loin de la chaire à la nef et qu'entre les deux, malgré les menaces, qui souvent nous surprennent, il y avait le Dieu d'Amour guettant et même suscitant le geste de repentir.

Je voudrais aussi lui recommander d'avoir le culte des vieux papiers et des vieux portraits. J'ai l'impression que beaucoup de jeunes n'ont plus le respect du passé parce que leurs parents, entassés dans de petits logements, ont laissé tomber les souvenirs au gré des déménagements. C'est un malheur que, sans doute, la jeune Société d'Histoire du Bas Saint-Laurent tentera de réparer.

Armand Lamontagne
83, rue St-Jean Baptiste ouest
Rimouski.